

## Les Cahiers des dix



### Samuel Neilson (1800-1837)

Claude Galarneau, S.R.C.

Numéro 50, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012912ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012912ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

#### ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Galarneau, C. (1995). Samuel Neilson (1800-1837). *Les Cahiers des dix*, (50), 79–116. <https://doi.org/10.7202/1012912ar>

## Samuel Neilson (1800-1837)<sup>1</sup>

par CLAUDE GALARNEAU, s.r.c.

Le patronyme Neilson est toujours bien porté à Sainte-Foy où un boulevard parallèle au chemin Saint-Louis garde ce nom. Si par hasard on en demandait l'origine aux gens de la région, il est fort à penser que peu pourraient la connaître. Et pourtant cette famille a joué un rôle important à Québec pendant un siècle et demi. Hélas! les membres des dernières générations ont quitté la région depuis quelques décennies. Notre propos ne sera pas pour autant consacré à la généalogie et à l'histoire de la famille, mais bien à l'un des enfants du premier Neilson venu au Canada. Samuel, fils aîné de John, est presque inconnu. Personnage ignoré, il a fait partie de la cohorte des jeunes intellectuels québécois au début du XIX<sup>e</sup> siècle, tels que F.-X. Garneau, Joseph-Isidore Bédard, Étienne Parent et Philippe Aubert de Gaspé fils, pour ne nommer que ceux-là. Nous essaierons de le mieux découvrir en le situant dans son milieu et en marquant les grandes étapes de sa vie trop vite arrêtée, quoique fort bien remplie.

\* \* \*

La France n'a pas permis l'entrée de l'imprimerie au Canada. Ce n'est qu'en l'an 2 du Régime anglais que deux jeunes imprimeurs de Philadelphie viennent installer le premier atelier à Québec: William Brown et Thomas Gilmore. Thomas Gilmore est décédé moins de dix ans après, laissant William Brown à la direction de l'entreprise d'imprimerie, de reliure et de papeterie ainsi que de la publication de la *Gazette de Québec*, premier journal à paraître au Canada. Brown décède à son tour en 1789. Célibataire, il avait fait appel à son neveu Samuel Neilson,

---

1. Nous voudrions remercier toutes celles et ceux qui nous ont aidé au cours de ce travail et particulièrement madame Helen R. Neilson, pour les renseignements qu'elle nous a aimablement fournis, de même que le personnel des Archives du Québec et du Canada, de la Bibliothèque nationale du Québec, qui ont grandement facilité nos recherches.

arrivé d'Écosse quatre années auparavant. Samuel avait eu le temps d'apprendre le métier et il a pu améliorer la qualité du journal. Mais le jeune et brillant imprimeur meurt de la tuberculose en janvier 1793<sup>2</sup>.

La famille Neilson comptait en Écosse des garçons bien doués et entreprenants. John était venu en 1791 et s'était initié aux différents aspects de l'entreprise. Encore mineur, il est d'abord assisté du pasteur presbytérien Alexander Spark. En 1796, John fuit aux États-Unis, sans doute parce qu'il craint les mesures de rétorsion que l'administration anglaise pourrait exercer contre lui, admirateur de la révolution française, comme Mason Wade l'a bien vu<sup>3</sup>. Pendant l'absence de John, un troisième frère, William, est venu prêter main-forte à l'imprimerie en septembre 1795. Mais il quittera Québec deux ou trois ans après, John étant rentré en 1796. Désormais, John possède la plus importante affaire d'imprimerie, de presse périodique et de librairie au Bas-Canada.

John Neilson épouse l'année suivante Marie-Ursule Hubert, nièce de l'évêque de Québec, Mgr Jean-François Hubert. Dans une lettre à sa mère, John avoue qu'il a voulu par ce mariage reconnaître les grandes qualités de son épouse et symboliser son implication au Canada dans la lutte contre les préjugés qui se sont développés entre Canadiens et Britanniques. Une bonne dizaine d'enfants leur naîtront; les filles seront élevées dans la religion de la mère, catholique, et les garçons dans celle du père, presbytérien<sup>4</sup>.

Samuel naît le 8 février 1800. Dès l'âge de cinq ans, John le met à l'école. Les écoles privées, déjà nombreuses à Québec, sont dirigées par des maîtres d'excellente qualité comme, pour ne nommer que ceux-là, les James Tanswell et les Daniel Wilkie. Ce dernier, pasteur presbytérien sans emploi à ce titre, maître ès arts de l'Université de Glasgow, avait choisi d'ouvrir une *grammar school* au 5 de la rue Desjardins. Il a tenu son école pendant plus de quarante ans et fut l'un des membres éminents de la Société littéraire et historique de Québec, tout en publiant son propre journal de 1827 à 1830<sup>5</sup>. Écossais d'une vaste culture, il a instruit

2. Voir le *Dictionnaire biographique du Canada (D.B.C.)* pour les notices de William Brown, t. III, Thomas Gilmore, t. III, Samuel Neilson, t. III.

3. *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, t. I, (1776 — 1914), Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, p. 152.

4. Sonia Chassé, Rita Girard-Wallot et Jean-Pierre Wallot, «Neilson, John», *D.B.C.*, t. III, p. 698.

5. James H. Lambert, «Wilkie, Daniel», *D.B.C.*, t. VIII, p. 1041-1044.

un grand nombre de fils d'Écossais et autre anglophones de même que plusieurs Canadiens de langue française. C'est à partir de novembre 1805 que l'on y retrouve Samuel et sa sœur aînée Isabel, logés et instruits, comme les comptes de John Neilson et Daniel Wilkie le notent de 1805 à 1809. À partir de cette dernière année, le nom de Samuel est seul sur les comptes<sup>6</sup>. Un *Journal* du 1<sup>er</sup> mars au 31 décembre 1815, qui était sans doute tenu pour chaque élève, nous apprend que Samuel suit des cours de mathématiques, de *Motion and Forces*, de grec, de latin, d'étymologie, de traduction, de prosodie, d'écriture, d'élocution, de géographie, de langue anglaise (lecture, orthographe, grammaire et élocution). Le grec, l'arithmétique et les mathématiques sont au programme de chaque jour, le latin, quatre jours sur six, la lecture et l'orthographe anglais sont également vues chaque jour, la grammaire, trois jours, l'élocution, le samedi et les cours de religion sont assurés le dimanche<sup>7</sup>.

Samuel fut certainement un bon élève si l'on en juge par ce que Wilkie écrit à son père: «It need not add that I am extremely happy to witness so desinterested a testimony of Samuel's merit»<sup>8</sup>. Le 26 juillet 1816, John Neilson avertissait le maître Wilkie que son fils quitterait l'école dès le lendemain puisque tous deux doivent s'embarquer dans quelques jours pour l'Europe. John Neilson réitère ses remerciements à Wilkie pour la bonté qu'il a montrée à son fils et particulièrement pour les progrès que Samuel a faits sous sa direction<sup>9</sup>.

Le père et le fils aîné quittent Québec le 5 août 1816. On peut se demander pourquoi John Neilson a soudain décidé d'interrompre les études de Samuel, qui s'avéraient très bonnes avec un maître de qualité. D'une part, la grande guerre qui a secoué l'Europe de la Révolution et de l'Empire pendant un quart de siècle est terminée depuis juin 1815. Il est donc devenu plus facile pour les Britanniques du Canada de retourner voir les parents et de traiter les affaires de commerce avec les négociants de Londres, Liverpool ou Glasgow. D'autre part, la généra-

6. Archives nationales du Canada (A.N.C.), Collection Neilson, MG 24, B1, vol. 176, p. 6082-6109. Comme il s'agit toujours de la même collection, nous ne répétons plus le nom de la collection ni la cote.

7. Bibliothèque nationale du Québec, RES AD 93, *Journal of S. Neilson's Progress in Education, at Mr. Wilkie's School, Quebec; From March 1, to December 31, 1815*, Québec, printed by John Neilson, 3 Mountain Street, 1815.

8. Vol. 38, p. 1038-1039, D. Wilkie à J. Neilson, 24 juillet 1816.

9. Vol. 38, p. 1044-1045, J. Neilson à D. Wilkie.

tion des jeunes Britanniques nés dans la province de Québec à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle peut également visiter les grands-parents et fréquenter les écoles des bonnes villes anglaises. Ce que font plusieurs anglophones du Bas-Canada, tout comme les Canadiens, qui partent nombreux pour Paris<sup>10</sup>. C'est dans ce double mouvement que s'inscrit le voyage des Neilson père et fils à l'été 1816. John a quitté sa famille vingt-cinq ans auparavant. Sa mère, ses frères et sœurs vivent encore et il a correspondu avec eux. Bien entendu, il veut prendre contact avec les grandes maisons d'imprimerie, de papeterie et de librairie de Londres avec lesquelles il transige depuis son arrivée à Québec.



Eliab Metcalf (1785-1834), *Samuel Neilson Jr*, 1809; papier découpé rehaussé à l'encre noir sur soie noire, 8,6 cm (diamètre). Musée du Québec, Québec. Photo Patrick Altman, Musée du Québec.

10. Voir C. Galarneau, « Les Canadiens en France (1815-1855) », *Les Cahiers des Dix*, n<sup>o</sup> 44, 1989, p. 135-181.

John veut que son fils aîné connaisse sa grand-mère, ses oncles et tantes et le pays des ancêtres. Il a donc convenu que Samuel terminerait ses études en Écosse. Mais avant de l'installer au collège, il souhaite l'emmener à Paris, lui montrer la ville. Arrivés le 3 septembre à Greenock sur la Clyde, ils se rendent aussitôt à Glasgow, où ils sont invités à dîner chez M. Wilson, un correspondant de l'imprimeur de Québec. Ils y rencontrent M. Allison de Montréal et sa fille ainsi que le docteur James Fisher, autrefois de Québec<sup>11</sup>. Ils se rendent ensuite à Gatehouse of Fleet, où John est on ne peut plus heureux de retrouver sa famille en bonne santé et ses amis d'enfance<sup>12</sup>. Le 29 septembre, ils partent pour Douvres, Calais et Paris<sup>13</sup>, d'où ils reviendront le 24 octobre. Le jeune Greenshields les accompagne.

Aussitôt de retour, John raconte à sa femme leur voyage de quatre semaines sur le continent européen. À Paris, ils ont parcouru la ville de 8 heures du matin à 10 heures du soir ou minuit, en voiture ou à pied, «afin de tout voir ce qu'il y avait de plus intéressant». Ils se sont encore promenés dans les environs de Paris et se sont même rendus à Versailles. Après quoi, ils sont allés aux Pays-Bas et jusqu'en Hollande, passant par Waterloo, Bruxelles et Anvers pour revenir par Gand, Lille et Douvres. John confie que «Le voyage de France nous a coûté aux environs de 50£ pour trois semaines. Mais je cru (sic) devoir y amener Samuel afin que le goût d'y aller ne lui revint pas par la suite. Je crois qu'il en a pour la vie: car il n'aime pas la France, pas plus que moi». Il ajoute que les mœurs des Français lui paraissent perdues: il n'y a plus de religion, les églises sont désertes, les dimanches sont jours ouvrables. M. Desjardins, prêtre émigré qui a vécu à Québec de 1793 à 1802, le confirme dans son sentiment sur Paris. On croirait lire ce qu'en dira à peu près exactement Mgr Plessis trois ans plus tard<sup>14</sup>.

Néanmoins Paris compte de plus beaux monuments que Londres. Les beaux-arts y fleurissent et «le peuple y est aimable et gai quoique au premier abord il soit rude envers les Anglais, qu'ils haïssent de plus en plus»<sup>15</sup>. Ce qui se comprend mieux quand on sait que l'armée anglaise est encore cantonnée en France.

11. Vol. 40, p. 1346-1348, Glasgow, 7 septembre 1816, John à sa femme.

12. Vol. 40, p. 1349-1352, Londres, 25 septembre 1816, John à sa femme.

13. Vol. 40, p. 1353-1354, Londres, 28 septembre 1816, John à sa femme.

14. Vol. 40, p. 1355-1358, Londres, 24 octobre 1816, John à sa femme.

15. *Ibid.*

John écrit à sa femme en français et maîtrise bien la langue. Samuel en fait autant avec sa mère, mais montre beaucoup moins de facilité. Aussitôt revenu de France, Samuel répond à sa sœur aînée Isabel, qui lui avait écrit le 2 septembre, lui disant brièvement qu'il a passé dix jours à Paris et qu'il y a rencontré M. Desjardins, «one of mama's old friend»<sup>16</sup>. Samuel lui parlera de son voyage en France et en Hollande, précisant qu'il a traversé les villes de Boulogne, Montreuil, Abbeville et Saint-Denis avant d'arriver à Paris. Sur la route de Bruxelles, il a vu le lieu où «was faught the glorious battle of Waterloo»<sup>17</sup>. Pour le monde occidental de l'époque, la bataille de Waterloo fut l'équivalent du débarquement de Normandie pour celui de notre génération.

John Neilson passera encore six mois en Écosse et en Angleterre, dont deux mois à Gatehouse auprès de sa mère, de son frère William et de ses sœurs, Isabel, Margaret et Agnes. À Edimbourg, il dîne à l'Université avec des étudiants étrangers, fort nombreux à la faculté de médecine à cette époque, dont Charles-Norbert Perrault, fils de Joseph-François, le célèbre éducateur de Québec<sup>18</sup>. Puis il va à Liverpool et à Londres, où sont situés les libraires avec qui la *Gazette de Québec* fait affaire depuis ses débuts, les Peter et William Wynne.

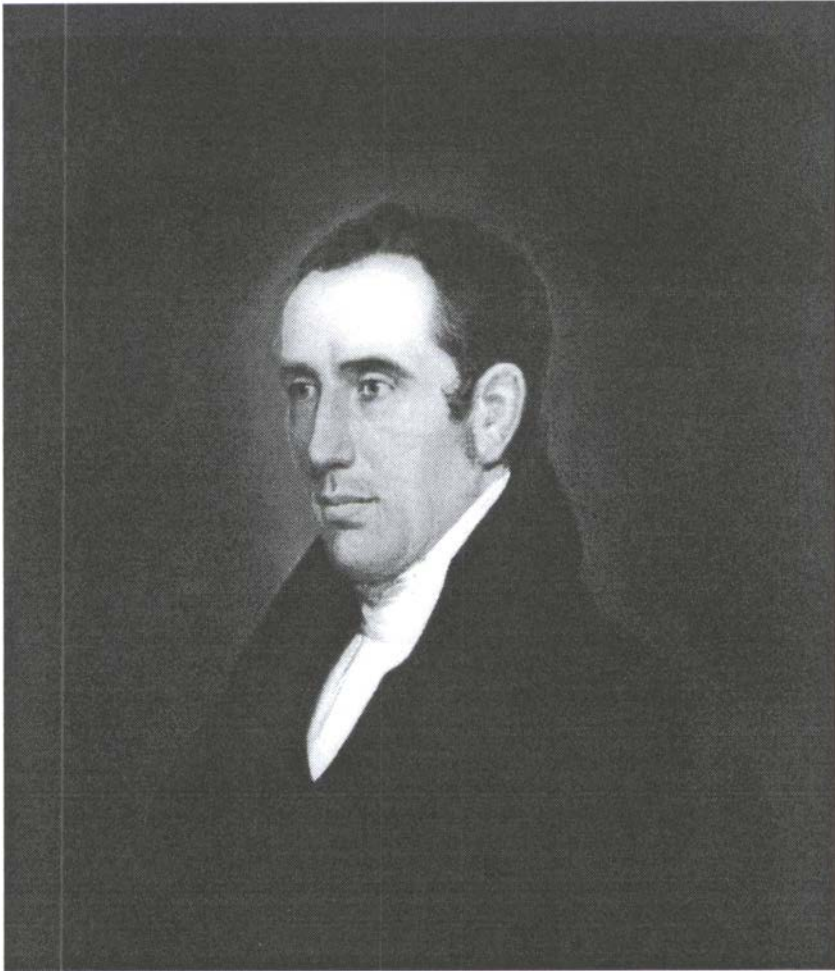
Le père et le fils sont alors séparés et le premier ne perd pas une occasion de donner moult conseils au second. La lettre du 13 novembre 1816 est presque un modèle du genre. Il commence par déclarer qu'il a assez confiance en lui pour supposer qu'il ne fera rien de mal s'il prend le temps de bien mesurer toutes les conséquences de ses actes avant d'agir. Et pour cela, il évitera les bagarres, où il ne devra jamais être l'agresseur et ne se battra qu'en cas de défense. De même, il ne boira pas et ne se mêlera pas aux conversations grivoises au sujet des femmes. Il ne fréquentera que des femmes honnêtes, qui lui auront été recommandées par des personnes en qui il a confiance. Il sera toujours poli, obligeant et juste envers chacun. Il lui faudra certes se recréer, mais prendra conseil auprès des aînés en ces matières. En somme, que son jugement soit fondé sur les règles de la religion, telles qu'elles sont contenues dans le Nouveau Testament. Sans entrer dans les disputes des différentes sectes chrétiennes, Samuel devra adhérer à l'Église dans laquelle il est né, suivant la doctrine et la conduite de ses ministres.

---

16. Vol. 44, p. 2734-2735, Londres, 25 octobre 1816, Samuel à Isabel. L'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins, prêtre émigré, avait vécu à Québec de 1793 à 1802; voir C. Galarneau, *D.B.C.*, t. VI, p. 219-221.

17. Vol. 44, p. 2736-2739, Glasgow, 31 janvier 1817.

18. Vol. 42, p. 1777-1779, Edimbourg, 18 novembre 1816, John à Samuel



Attribué à John James, *John Neilson*, vers 1820 : huile sur toile, 74 X 58,5 cm. Musée du Québec, Québec. Photo Patrick Altman, Musée du Québec.

Pour les vacances d'été de Samuel, John va consulter avant de lui tracer un plan d'études appropriées. En l'absence de son directeur de pension, le Dr Chrystal, Samuel ira bien entendu à Galloway. Il devra faire le compte de ses dépenses et, à l'occasion, en fournir le détail à son père.

John Neilson livre ensuite l'essentiel de ses recommandations sur le séjour de Samuel à l'Université de Glasgow. Il est venu en Écosse



pour acquérir les connaissances qui lui seront utiles dans la direction de l'entreprise familiale à Québec. Il verra ce qui dans ce pays nous dépasse de loin, un millier de choses utiles au genre humain. En post-scriptum, il lui dit de voir ses amis les Wilson, Greenshields, Allison, Taylor, son fondé de pouvoir, et le général Shank. Qu'il s'achète une Bible et un Nouveau Testament de poche et lui écrive souvent<sup>19</sup>.

Deux mois plus tard, John apprend que le capitaine William Rayside a donné une paire de patins à Samuel. Il lui recommande d'être très prudent parce que la glace est moins sûre qu'au Canada et les accidents si fréquents<sup>20</sup>. En janvier 1817, il fait remarquer à Samuel qu'il n'a pas reçu de lettre de lui et que c'est contraire aux bonnes manières de ne pas répondre aux lettres<sup>21</sup>. Reproche que le père fera souvent à son fils au cours de ses années à Glasgow. Samuel s'en souviendra et ne manquera pas de dire qu'il a écrit à sa mère, à son oncle, à son frère William ou à sa sœur Isabel. Une autre fois, John lui signale qu'il doit soigner davantage sa calligraphie<sup>22</sup>. Et sur le point de s'embarquer à Greenock le 9 avril 1817, sur le bateau du capitaine Rayside, John Neilson enjoint son fils de ne pas perdre son temps, de lui écrire et de lui envoyer des journaux. Il lui reproche en outre de n'avoir laissé aucune lettre à l'endroit de sa mère. Trois heures plus tard, il écrit, sur le pli adressé à Samuel, qu'il vient à l'instant de recevoir une lettre de lui<sup>23</sup>. Comme si cela ne pouvait suffire, sa sœur Isabel le prie de ne rien faire qui pourrait déplaire à leur père et d'être agréable avec sa grand-mère et l'oncle William<sup>24</sup>.

Muni de telles recommandations et mises en garde, Samuel va pouvoir se livrer à ses études. Il est inscrit au collège de Glasgow, avec pension chez le docteur William Chrystal, recteur de la *grammar school*, au 7 de la rue Richmond. Il suit des cours de grec, de logique et d'histoire naturelle<sup>25</sup> et un cours à l'école d'écriture de M. Stevenson. Il se tire bien d'affaire en grec sans négliger pour autant le français. Il lit chaque soir quelques pages du *Discours sur l'histoire universelle* après

19. Vol. 42, p. 1768-1775, Glasgow, 13 novembre 1816.

20. Vol. 42, p. 1780-1783, Gatehouse, 7 décembre 1816

21. Vol. 42, p. 1784-1785, Gatehouse, 24 janvier 1817.

22. Vol. 42, p. 1786-1787, Gatehouse, 16 février 1817.

23. Vol. 42, p. 1804-1806, Greenock, 8 avril 1817.

24. Vol. 42, p. 1762-1763, Québec, 23 avril 1817.

25. A.N.Q.-Q., Glasgow, 1<sup>er</sup> février 1817, Samuel à John.

avoir revu quelques règles de grammaire<sup>26</sup>. À la mi-mai, les cours sont terminés au collège, sauf les leçons de grec<sup>27</sup>. Il confie à sa mère qu'il va profiter des vacances pour « apprendre à peindre et d'autres petites choses »<sup>28</sup>. Il précise peu après à son père qu'il suit deux cours avec M. Denholm, l'un en dessin et l'autre en architecture, et des cours de tenue des livres avec M. Stevenson et M. Hermond<sup>29</sup>. Et le 1<sup>er</sup> juin, il part enfin pour Gatehouse en coach jusqu'à Ayr, où l'oncle William est venu l'accueillir. Ils se rendent à Gatehouse à pied<sup>30</sup>.

« J'ai rien à faire du tout qu'à aller à la pêche, et faire des tours parmi les montagnes (qui sont bien abondantes), ou autres amusements de telle sorte », écrit-il à sa mère<sup>31</sup>. À son père, il ajoute qu'il a passé son temps à la chasse et à la pêche avec l'oncle William, qui ne semble pas avoir autre chose à faire<sup>32</sup>. L'oncle, venu à Québec en 1795-1797 en l'absence de son aîné parti aux États-Unis, s'occupait de son neveu. William aurait-il aimé demeurer à Québec, qu'on l'ignore. Il n'y avait pas de place pour deux à ce moment sans doute et John, l'aîné, était arrivé le premier. Rentré à Glasgow fin juillet, Samuel reçoit des lettres de son père deux mois après. Dans la première, John lui dit que sa mère envoie, par le capitaine Rayside, une boîte de sucre d'érable et des pots de confiture de fraises<sup>33</sup>. Dans la seconde, il a le regret d'annoncer à Samuel la mort de sa cousine Nancy Bouthillier, morte de consommation après une longue maladie<sup>34</sup>.

Samuel reprend les cours particuliers qu'il avait commencé à suivre en mai, soit la tenue de livres, le dessin, l'architecture et le français avec M. Hermond. Histoire de se préparer à la seconde année de philosophie, il consacre quatre heures par jour à la lecture de différents auteurs sur la philosophie morale<sup>35</sup>.

---

26. *Ibid.*

27. Vol. 36, p. 267, Glasgow, 5 mai 1817.

28. Vol. 40, p. 1464, Glasgow, 15 mai 1817.

29. Vol. 36, p. 271, Glasgow, 20 mai 1817.

30. Vol. 36, p. 275, 30 mai 1817.

31. Vol. 40, p. 1477, 1<sup>er</sup> juillet 1817.

32. Vol. 36, p. 283, 10 août 1817.

33. Vol. 42, p. 1794, Québec, 12 juillet 1817.

34. Vol. 42, p. 1797-1800, Québec, 1<sup>er</sup> août 1817.

35. Vol. 36, p. 287-290, Glasgow, 27 août 1817.

À l'ouverture du collège, ce sont de nouveau les cours de grec et de philosophie, les premiers à la mi-octobre, les seconds le 1<sup>er</sup> novembre. Il écrit à son frère qu'il est devenu un philosophe et qu'il espère en être un vrai<sup>36</sup>. Il lui précise en janvier 1818 qu'il suit des cours d'éthique, de logique et de rhétorique, de mathématiques, d'astronomie, de géographie et un cours d'économie politique. Aussi aime-t-il toujours sa situation au collège. À Noël, il a passé le congé chez son ami Greenshields à Rosebank, sur les bords de la Clyde à cinq milles en amont de Glasgow<sup>37</sup>. En somme, le fils studieux est heureux à Glasgow et il travaille bien. Et pour la première fois, son père lui exprime sa satisfaction<sup>38</sup>.

Ce même mois, la maladie oblige Samuel à rester au lit pendant quatre semaines. Suivant le docteur Burns, professeur de chirurgie, il aurait été atteint d'une sorte de fièvre lente, causée par un refroidissement. Mais il est soigné et soutenu par la famille Wilson<sup>39</sup>. Et l'oncle se charge de rassurer les parents sur l'état de leur fils. Il croit aussi que le repos et le grand air lui profiteront lors de son séjour prochain à Gatehouse. William souligne que le recteur Chrystal, chez qui pensionne Samuel, s'intéresse de près à son élève<sup>40</sup>. L'ami Greenshields est toujours aussi bon compagnon<sup>41</sup>.

Pour l'été, le docteur Chrystal lui a conseillé de s'inscrire aux leçons de botanique du docteur Graham qui les fait, rare privilège, au Jardin Botanique, et à celles de minéralogie de M. Cooper. Samuel ajoute les classes de dessin et d'architecture de M. Denholm. Après ces six heures de cours quotidiens, il consacre le reste de son temps à la lecture de livres d'histoire<sup>42</sup>.

Le courrier du Canada ne lui a pas apporté de lettre depuis le mois de janvier. Il ne reçoit que fin juin celle de son père. John aimerait que Samuel aille dans un atelier d'imprimerie afin de mieux connaître ce qui l'attend à Québec. Ce qui n'est pas possible. Samuel trouve que le grec lui prend beaucoup de temps, qui pourrait être mieux employé. Il est seul au collège depuis la mi-mai et le docteur Chrystal est parti, de même que

---

36. Vol. 36, p. 291-294, Glasgow, 11 octobre 1817.

37. Vol. 36, p. 295-298, Glasgow, 10 janvier 1818.

38. Vol. 42, p. 1815, Québec, 14 janvier 1818.

39. Vol. 36, p. 299-301, Glasgow, 13 février 1818.

40. Vol. 35, p. 103-106, Gatehouse, 16 mars 1818, l'oncle William à John.

41. Vol. 36, p. 302, Glasgow, 6 avril 1818, Samuel à son père.

42. Vol. 36, p. 305-306, Glasgow, 10 mai 1818.

M. Wilson. Heureusement, son ami Greenshields l'invite souvent à sa maison de campagne<sup>43</sup>.

Fin juillet, les cours de botanique et de minéralogie sont terminés et le jeune homme peut aller rejoindre les Neilson à Gatehouse, où il passera six semaines. Avant de partir, il écrit à son père et lui demande par quelle voie il entrera au Canada en mai 1819, via New York ou par le Saint-Laurent. Il aimerait revoir Londres avant de quitter les îles britanniques<sup>44</sup>. Samuel est heureux d'avoir appris, par les journaux reçus de Québec, que son père a été élu député à la Chambre d'assemblée<sup>45</sup>. Le même jour, il écrit à sa mère: «J'ai été très fâché d'scavoir que votre grandpère Monsr. Riotor des Trois Rivières avait mourût il y a quelque temps; son âge était si avancé que toutes personnes n'ont pas été surpris, je crois qu'il était agé 104 ans. un age que peu de nous otres attraperont»<sup>46</sup>.

Et sa dernière année d'études et de séjour en Écosse est déjà avancée avant qu'il ne reçoive un mot de son père. Ce dernier lui envoie le 14 décembre une lettre que l'ancien tuteur de Samuel, M. Whitlaw, lui apportera en allant faire des études à Edimbourg. Son père lui recommande de faire le moins de dépenses possible et de poursuivre ses études jusqu'à la fin. Il lui explique pourquoi la famille ne lui a pas donné de nouvelles depuis longtemps. Sa mère et sa sœur Isabel sont plutôt négligentes. Quant à lui, il plaide coupable. Chaque fois qu'il a voulu lui écrire, il en a été empêché par quelque affaire urgente. De toute façon, John est si occupé qu'il ne peut plus tout mener à bien. La ferme de Cap-Rouge, les terres de Valcartier, l'imprimerie, la reliure, la librairie, les affaires politiques comme magistrat, membre de la Chambre d'Assemblée et de plusieurs sociétés, la famille, tout cela est trop pour une seule personne, dit-il. Il souhaite donc ardemment que Samuel soit de retour, bien disposé et capable, comme il le pense, de venir l'aider. C'est un devoir qui est dévolu à chacun quand on arrive à un certain âge<sup>47</sup>.

Cette lettre ne répond pas à la question de Samuel sur la route à prendre pour rentrer à Québec. On peut penser que celle de Samuel du 24 juillet 1818 ne lui était pas parvenue. Et Samuel pour sa part n'a pas reçu celle de son père datée du 14 décembre. Il envoie une longue

43. Vol. 36, p. 313-316, Glasgow, 29 juin 1818.

44. Vol. 36, p. 317, Glasgow, 24 juillet 1818.

45. *Ibid.*

46. Vol. 40, p. 1485.

47. Vol. 42, p. 1819-1822, Québec, 14 décembre 1818.

missive à Québec le 19 février 1819, dans laquelle il montre sa déception de ne pas avoir reçu son avis au sujet de son itinéraire de retour au Canada. Après quoi, il lui expose son désir de partir via New York, qu'il aurait l'occasion de voir, ainsi que les villes du voisinage. Il remonterait ensuite par l'Hudson, le lac Champlain et jusqu'à Montréal. C'est un pays et une région qu'il n'a jamais vus et il ne doute pas qu'y passer ferait plus que compenser la perte de temps encourue.

Il raconte qu'il fera le lendemain un discours en latin devant les étudiants en toge, le principal et les professeurs réunis dans le grand hall. Il tremble seulement à penser qu'il sera à la tribune pour la première fois devant un tel concours de personnes et qu'il n'est certes pas facile d'écrire dans une langue pratiquée par des personnes dévouées à la littérature classique. Remarquons qu'il appelle son père pour la première fois *dear papa* et non *dear sir*<sup>48</sup>.

En mars, Samuel suit un cours de droit romain et fait part de sa décision de se présenter au diplôme de maître ès arts<sup>49</sup>. Il a hésité pendant quelques semaines. Mais aidé par le conseil du docteur Chrystal et par sa propre réflexion, il a accepté de s'y soumettre avant d'avoir pu en parler à son père. C'est la coutume, après les classes de philosophie, de décerner un tel grade à ceux qui ont été jugés aptes en latin et en grec, en logique, en morale, en physique et en mathématiques. Et pareil examen, dit-il, exige une grande assiduité. Il a donc passé à travers cette épreuve deux jours auparavant, après avoir été dans la chaire pendant deux heures et demie. Enfin, il y a à peine quelques heures, le principal l'a couronné d'une calotte de velours. Il espère que ce diplôme, passé sans l'avis de son père, recevra son approbation. Enfin, il ira à Gatehouse, à Galloway et passera trois ou quatre jours à Edimbourg pour rencontrer le garçon de ferme que l'oncle William a pressenti<sup>50</sup>.

Et son départ est fixé: il partira de Liverpool pour New York vers le 1<sup>er</sup> juin et pourrait être à Québec au début de juillet<sup>51</sup>. Samuel va d'abord à Edimbourg et arrive à Gatehouse quelques jours plus tard<sup>52</sup>. Parti le 1<sup>er</sup> juin de Liverpool, le bateau a mis 37½ jours à se rendre à New York<sup>53</sup>.

---

48. Vol. 36, p. 321-324, Glasgow, 19 février 1819.

49. Vol. 36, p. 325, Glasgow, 8 mars 1819.

50. Vol. 36, p. 329-332, Glasgow, 26 avril 1819.

51. Vol. 36, p. 333-336, Glasgow, 11 mai 1819.

52. Vol. 35, p. 113-115, Gatehouse, 24 mai 1819.

53. Vol. 36, p. 339, Montréal, 15 juillet 1819.

Ce que Samuel avait bien commencé à Québec avec le professeur Wilkie s'est poursuivi d'excellente façon et dans un milieu certes plus avancé sur le plan intellectuel. Glasgow était déjà la ville la plus importante d'Écosse par sa population, son port de mer sur la Clyde, ses chantiers de construction maritime et son grand commerce. Son université est aussi la plus ancienne d'Écosse après celle de Saint Andrews. La décision de John Neilson d'y mettre son fils était parfaitement éclairée. Samuel a sans aucun doute accompli les désirs de son père en se consacrant de façon exemplaire au programme des classes terminales de la *grammar school*, l'équivalent de la rhétorique et des classes de philosophie du cours classique. De mai à octobre, il prend des leçons privées en d'autres matières, en tenue de livres et en écriture et aussi en dessin et en architecture. Son père devait être d'accord sur les deux premières matières, mais le choix des deux autres était certainement celui de Samuel. Et pour finir en beauté, sans en avoir informé son père, il a obtenu le diplôme de maître ès arts. Ce qui comportait sans doute pour ce jeune homme l'idée de poursuivre des études plus avancées. De toute façon, tous ceux qui s'occupaient de Samuel étaient d'accord pour reconnaître son intelligence, la qualité de son travail et sa capacité à rendre service à son père dans l'entreprise familiale.

Sur sa personnalité, ses lettres aux uns et aux autres nous fournissent quelques indications. Il tient à satisfaire aux vœux de son père et il est toujours très gentil avec sa mère, sa sœur Isabel et son oncle William. Il transmet à sa famille les salutations des Chrystal, des Wilson, des Allison, des Greenshields, du général Shank et ne manque jamais de présenter ses bons sentiments à son frère William et à ses autres sœurs, Margaret, Agnes et Frances. De temps à autre, il salue ses amis de Québec, les Bouthillier, les Bédard, les Routier, son compagnon de classe Michel Antoine, s'informe de la ferme de Cap-Rouge, et des terres de Valcartier. Il envoie des journaux à Québec et parle quelquefois de la situation politique et économique ou religieuse de la Grande-Bretagne et lit ceux que son père lui expédie. Quant au reste, il se dit heureux de sa situation à Glasgow et ne manque pas de signaler qu'il a été reçu chez les Wilson, les Shank, les Allison ou, plus fréquemment la dernière année, à Rosebank chez le jeune couple Greenshields.

Arrivé à Québec dans la seconde quinzaine de juillet 1819, Samuel rentre à l'atelier du 3, rue de la Montagne. À ce moment et pour plusieurs années encore, l'imprimerie Neilson est la plus importante entreprise du genre au Bas-Canada. Comme tous les bons ateliers nord-

américains depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la boutique comprend l'imprimerie et la reliure — puisque les livres sont vendus en feuilles détachées et non brochés ou reliés — avec leurs hommes de métier, typographes ou imprimeurs, relieurs et graveurs-doreurs. La papeterie et la librairie s'ajoutent en même temps. Très souvent enfin, l'imprimeur se fait journaliste en éditant son journal. Les annonces publicitaires apportent de l'argent frais de même que les abonnements. On a trouvé ces composantes dès 1764 à l'atelier de la *Gazette de Québec*. Elles n'ont fait que se développer lentement d'abord, puis plus rapidement avec les Neilson.

John a suivi la politique de son oncle William Brown et de son frère aîné Samuel en s'approvisionnant quasi exclusivement à Londres, à la maison Wynne. Il achète là les presses à imprimer et à relier de même que les ustensiles nécessaires aux travaux de composition, d'encre et des autres tâches afférentes. Quant aux livres et aux magazines, Neilson les fait venir aussi de Grande-Bretagne et de France, les livres français via des marchands londoniens. Et jusqu'en 1840, Neilson est le plus gros libraire de Québec. Il s'approvisionne très peu aux États-Unis, même s'il entretient de bonnes relations avec des maisons de Boston et de New York.

Trihebdomadaire bilingue, la *Gazette* paraît, comme partout en Amérique, sur quatre pages, dont deux d'annonces publicitaires, et le journal n'est vendu que par abonnement à moins de 1000 abonnés. Ce qui est énorme pour l'époque. Neilson imprime donc le journal, des brochures, quelques livres religieux, des publications gouvernementales et des travaux de ville. Il doit s'occuper de la correspondance qu'il entretient avec les fournisseurs londoniens, les abonnés, les clients de l'imprimerie, de la librairie, de la papeterie. On le sait d'autant mieux que les archives de l'atelier ont été admirablement conservées. Tout est noté dans des registres: grand livre, journal, livre de caisse, registre des opérations quotidiennes, des abonnés et autres. Le journal est rédigé en anglais et traduit en français par des Canadiens et, après 1830, par un Français. Les archives ont également gardé la correspondance politique de John, réunie dans des dizaines de volumes<sup>54</sup>.

---

54. Les papiers Neilson sont conservés aux Archives nationales du Canada et à celles du Québec à Québec et à Montréal. À Ottawa, la collection comprend 190 volumes et les Archives nationales du Québec en ont le microfilm.



Attribué à John James, *Samuel Neilson Jr*, vers 1820; huile sur toile. Collection particulière. Photo: Inventaire des œuvres d'art; Archives nationales du Québec, Québec.

N'oublions pas que John Neilson est alors engagé dans d'autres entreprises d'imprimerie. Ne citons que celle de J.-Édouard Desbarats. Souvent demandé comme arbitre dans des affaires commerciales, il est l'un des hommes importants de l'Église presbytérienne à Québec. Il s'occupe des écoles, fait partie de sociétés littéraires, après avoir eu un théâtre rue Desjardins et il est enfin député de Québec depuis 1818.

Outre ses ateliers de la côte de la Montagne, Neilson possède une ferme à Cap-Rouge, où habitent sa femme et ses filles, et des grands terrains à Valcartier, sur les bords de la Jacques-Cartier, qu'il fait développer par des employés, en attendant d'y établir son deuxième fils, William. Lui reste-t-il un peu de temps à consacrer à sa famille? Sa femme tenait la maison, mais John paraît avoir été souvent absent. C'est ce que le maître de son fils William reprochera un jour à John après avoir refusé de reprendre le fils à son école, coupable de trop d'incartades et de frasques.

De 1819 à 1822, Samuel a donc dû s'occuper de l'administration de l'entreprise Neilson en participant aux affaires de l'imprimerie, de la



librairie et de l'édition, notamment de la publication de la *Gazette de Québec*, toujours bilingue et bihebdomadaire. Le fils a certes montré au père son ardeur au travail, son sens des responsabilités et ses qualités intellectuelles et professionnelles. Littéralement débordé par ses nombreuses tâches, John décide de quitter la direction de l'entreprise. Le 29 avril 1822, il présente un mémoire sous seing privé pour en disposer en faveur de son fils Samuel et de William Cowan, son homme de confiance depuis un quart de siècle. Le mémoire est signé par les trois personnes. Ce qu'il convient de retenir ici, c'est que la propriété et la direction de la *Gazette de Québec* deviennent l'affaire de Samuel, cependant que deux tiers des revenus seront alloués à Samuel et l'autre à W. Cowan<sup>55</sup>.

Mieux encore, John Neilson désire établir son fils aîné et fait une donation un an et demi après. Il lui donne deux terres de trois arpents par trente, lots 26 et 27, bornés en front par le Chemin du Roy, à Valcartier. Concessions que John avait obtenues de la Commission des biens des Pères jésuites en 1816<sup>56</sup>.

Encadré par un homme de métier d'expérience et par son père disponible si nécessaire, Samuel se trouve à l'âge de 22 ans propriétaire de la plus grosse entreprise d'imprimerie, papeterie-librairie du Bas-Canada et éditeur du journal encore le plus important.

Justement, la question de la place que la *Gazette de Québec* avait tenue dans la vie politique de la Province de Québec et du Bas-Canada venait d'être remise en cause, un mois avant que John ne cède son entreprise à Samuel et à Cowan. La *Gazette* avait toujours publié les décisions gouvernementales moyennant une rétribution annuelle. Et la conduite des propriétaires successifs avait été exemplaire, en ce sens que le journal ne commentait pas les faits et gestes de l'administration coloniale. Or John Neilson, député de Québec depuis 1818, était d'accord avec les députés canadiens et soutenait leurs idées sur la gestion de la vie parlementaire, dont Louis-Joseph Papineau était le chef. Le gouverneur général Dalhousie ne l'entendait pas ainsi et voulait diriger la colonie suivant ses propres desseins<sup>57</sup>.

---

55. A.N.Q.-Q., greffe Edouard Glackmeyer. Le mémoire fut déposé chez ledit notaire par Samuel le 29 avril 1836. L'acte n<sup>o</sup> 98 contient les notes et les clauses de la vente.

56. A.N.Q.-Q., P 192/4, 260, 16 octobre 1823. Donation par John Neilson, écuyer, à monsieur Samuel Neilson, devant le notaire F.-X. Vaillancourt, acte n<sup>o</sup> 264.

57. Voir Peter Burroughs, «Ramsay, George, 9<sup>e</sup> comte de Dalhousie», *D.B.C.*, t. VII, p. 781-793.

C'est ce qui expliquerait que John Neilson ait passé hâtivement la main à son fils le 29 avril 1822. Dalhousie avait fait écrire à John, par le colonel J. Ready, qu'il n'aimait pas la ligne de conduite de la *Quebec Gazette* et qu'il désapprouvait son apathie à l'égard des intérêts de la Couronne. Le gouverneur général a décidé qu'elle serait désormais publiée en vertu d'une commission révocable à volonté et que l'éditeur serait nommé de la même façon. Six jours après, John Neilson répond au colonel Ready par une longue lettre dans laquelle il fait l'historique du journal depuis 1764, démontrant qu'il n'y a pas eu de changement depuis les vingt-cinq ans qu'il en assume la direction. Il termine en disant qu'il a l'intention de vendre le journal à son fils et à William Cowan et accepterait ainsi les conditions du gouverneur. Le 21 mai 1822, le gouverneur général nomme Samuel Neilson imprimeur du roi et la *Gazette de Québec* est publiée par autorité. Mais Dalhousie désigne finalement John Charlton Fisher, et un autre journal paraît dorénavant sous le titre de *Quebec Gazette by Authority*, imprimé par Thomas Cary<sup>58</sup>.

En 1827-1828, le conflit reprend de plus belle entre le gouverneur général et la Chambre d'Assemblée. Dalhousie est convaincu que l'union des Canadas est la seule façon de venir à bout du parti canadien. Celui-ci délègue à Londres Denis-Benjamin Viger, John Neilson et Augustin Cuvillier. À l'hiver 1828, Dalhousie perd complètement la tête. Il proroge la session parlementaire, fait radier de la liste des magistrats de Montréal et de Québec les opposants à sa politique, démet de nombreux officiers de milice dans la province et fait même arrêter des journalistes. Samuel Neilson, pourtant assez modéré dans ses articles, est accusé de libelle et de méfait et à deux reprises arrêté. Il écrit à son père à Londres pour lui expliquer ce qui se passe à Québec et les attaques du gouverneur contre la *Gazette* et son directeur<sup>59</sup>. Dans sa lettre du 29 mars, Samuel confie que: «The subject has of course given me some trouble and some anxiety, but I shall feel quiet until the next september term». Un mois plus tard, Samuel avoue qu'il aimerait que son père soit à Québec dans ces temps difficiles<sup>60</sup>, et il se demande qui pourrait diriger la *Gazette* si jamais il était condamné à la prison.

58. Pour cette question, voir le résumé des lettres entre Dalhousie, ses adjoints et John Neilson dans le *Rapport sur les archives du Canada*, 1913, p. 155-157, et Gilles Gallichan, *Le livre et la politique au Bas-Canada (1791-1849)*, Québec, Les Éditions du Septentrion, 1991, p. 118-122.

59. Vol. 36, p. 384-387, 27 février 1828.

60. A.N.Q.-Q., APG 192, n° 97, 7 avril 1828.

John recommande à Samuel d'apporter le plus grand soin à la direction du journal et à ses affaires de libelle, d'éviter les discussions politiques, et de s'en tenir aux faits. Enfin, il conseille à Samuel de choisir Vallières de Saint-Réal plutôt que Stuart comme défenseur<sup>61</sup>. Et le 14 juin, il annonce qu'il prendra le bateau le 1<sup>er</sup> août et se demande si Dalhousie sera encore à Québec à son retour<sup>62</sup>.

Pendant l'été, Samuel écrit à sa mère à Cap-Rouge, lui rapporte qu'il a reçu une troisième accusation pour *misdemeanour* mais qu'il trouvera facilement les cautions nécessaires. Il ne croit pas que les jurés réussiront à le faire souffrir, assure-t-il, mais il s'en inquiète pourtant, parce que les grands jurés sont tous des ennemis personnels, regroupés<sup>63</sup> pour la cause et que c'est «de la persécution pure»<sup>64</sup>. Enfin, il ira à Montréal assister au procès de Jocelyn Waller avec Duval et Bédard, histoire d'entendre les arguments de James Stuart, procureur de roi<sup>65</sup>. Mais Dalhousie quitte le Bas-Canada avant le 15 septembre et le nouveau gouverneur fait abandonner les poursuites.

De pareilles années de travail et de responsabilité, marquées au surplus des difficultés des années 1822-1823 et 1828, en l'absence de son père, ont certes été dures pour le jeune propriétaire. Aussi le verra-t-on prendre quelque repos au Bas-Canada et même en Angleterre.

À l'été 1820, Samuel fait une excursion de quelques semaines à l'Île aux Coudres avec ses sœurs Isabel et Margaret. Le père leur donne des nouvelles de la famille et de Québec. Dans celle du 16 août, John dit à Samuel qu'il a assisté au *Te Deum* chanté à la Cathédrale en l'honneur du retour d'Europe de Mgr Plessis. Une adresse circule et tout le monde parle de l'évêque et des cérémonies, les uns pour le blâmer, les autres pour l'approuver. «So goes the world», conclut John Neilson. Quant au fils William, il a encore fait l'école buissonnière pour aller avec des amis se balader à la voile sur le Saint-Laurent. John a cueilli son fils sur le quai et lui a donné une vraie bonne correction. Il dit à Samuel de prendre bien soin de ses sœurs et de lui-même<sup>66</sup>.

61. Vol. 42, p. 1849-1852, Londres, 28 avril 1828; p. 1853-1856, 5 mai 1828.

62. Vol. 42, p. 1873-1876, Londres, 14 juin 1828.

63. Vol. 40, p. 1457-1463: deux lettres non datées à sa mère, mais de l'été 1828.

64. Vol. 40, p. 1454-1456.

65. Vol. 40, p. 1461-1463.

66. Vol. 42, p. 1823-1826, Québec, 16 août 1820.

Samuel répond à son père le 25 août. Isabel et Margaret sont en bonne santé, mais ne trouvent pas l'endroit aussi agréable qu'elles l'avaient souhaité. Il n'y a pas d'amusements comme elles les aiment. Si le temps le permet, ils iront à La Malbaie. Ils ont rendu visite au curé et à sa mère et les ont trouvés fort plaisants et polis. Isabel montre un bon appétit et l'excursion lui sera probablement bénéfique. Madame Bonhomme, qui est sans doute la gouvernante des deux sœurs, a été ennuyée par le mal de mer et désire rentrer le plus tôt possible. Quant à Samuel, il s'est bien amusé, mais il a hâte de revenir à Québec<sup>67</sup>.

En l'absence de son père, alors en Angleterre pour défendre le point de vue des Canadiens contre le projet de l'union des Canadas, Samuel ne manque pas de lui parler de la famille, de Valcartier et de Cap-Rouge. Le 5 mars 1823, il lui confie qu'il a vu Margaret le matin même au couvent et que, comme d'habitude, elle est plutôt solitaire et préférerait la campagne. Isabel et William sont partis à Valcartier et madame Neilson et son plus jeune fils John se sont remis de l'indisposition qui les avait affectés.

Deux ans après, Samuel et William partent pour l'Écosse, le père voulant sans doute permettre à Samuel de récupérer après les années difficiles qu'il venait de passer et à William de s'assagir un peu en allant au pays des ancêtres<sup>68</sup>. Les frères sont arrivés à Glasgow le 26 juillet. La traversée de l'Atlantique a été très bonne sous la conduite du capitaine Rayside sans que le mal de mer ne les ait incommodés. Par contre, William a été quelque peu troublé par la présence des passagères, qui l'ont obligé à garder le lit, sauf aux repas. Samuel dit que son frère l'assure qu'il aime mieux voyager à bord des bateaux que par terre! Dès leur arrivée à Glasgow, ils se sont promenés dans la ville et Samuel y a vu beaucoup de changements. Il est passé chez le docteur Chrystal, qui ne l'a d'abord pas reconnu, mais s'est dit très heureux de le voir. Il lui a même offert de quitter l'hôtel pour loger chez lui durant son séjour à Glasgow. Samuel en a profité pour s'informer de l'école où il pourrait inscrire William. Et, petite nouvelle à la fin de la lettre, il a vu une frégate de 28 canons qui attend à Greenock pour ramener lord Dalhousie et sa famille au Canada<sup>69</sup>. Finalement, Samuel accepte le conseil du docteur Chrystal de mettre William dans une école où l'on prépare des

---

67. A.N.Q.-Q., n° 95, Île aux Coudres, 25 août 1820.

68. Vol. 36, p. 372-373, n.d.

69. Vol. 36, p. 365-367, Glasgow, 26 juillet 1825.

jeunes hommes de son genre au commerce. Et il a rencontré à ce sujet un membre du clergé de Kilmars, à quelques milles de Kilmarnock, qui s'occupe de l'éducation des garçons de l'âge de William, dont quelques Canadiens de Montréal, comme le jeune Peltier. Et Samuel de donner les autres détails sur la vie et les exigences de cette école. Il décrit l'embarquement de Dalhousie et termine par le compte rendu de ses achats de matériel d'imprimerie à Glasgow<sup>70</sup>.

Dès le lendemain, il s'empresse de compléter sa lettre de la veille pour la remettre au capitaine Rayside, qui va repartir pour Québec sur le *Cherub*, navire qui avait amené les deux frères. Il partira ensuite pour Glasgow, Dumfries et Gatehouse, où il consultera l'oncle William sur son choix de l'école du professeur Roxburgh. Il n'y passera que deux jours, reviendra à Glasgow prendre un vapeur pour Liverpool. Il espère arriver à Londres le 5 août, en passant par Birmingham et Oxford. À Birmingham, il veut voir quelques correspondants de son père. Il pense ne rester que quatre jours à Londres avant de revenir à Gatehouse le 12 et de passer le 15 à Kilmarnock et Glasgow.

William l'accompagnera à Gatehouse et y restera jusqu'à son retour de Londres. Il semble résigné et plus décidé à poursuivre ses études. Mais il n'est pas très ému par la beauté des paysages d'Écosse et il pense que le Canada en possède de beaucoup plus beaux. William devait écrire à son père par la même occasion, mais il ne l'a pas fait à temps. Samuel a retrouvé les jeunes qu'il a connus pendant ses études à Glasgow, et ils sont tous dans les affaires ou les professions. Il prie son père de saluer W. Cowan et le personnel du bureau<sup>71</sup>. Ce cher William cause beaucoup de souci à Samuel qui trouve son jeune frère peu communicatif, et qui n'aime ni l'Écosse ni les Écossais, qui «ont tout l'air bourru»<sup>72</sup>.

Samuel est arrivé à Londres le 8 août et y a passé huit jours sans avoir pu régler ses affaires. Il a rencontré plusieurs personnes, tels que M. James Stuart, qui s'est trouvé à Londres avec Mgr McDonnell, auxiliaire de l'évêque de Québec en Ontario et le docteur Laterrière, M. Davidson, de la Canada Land Company et M. O'Sullivan. M. Stuart lui a parlé de ses longs voyages sur le continent, mais il appert qu'il est allé seulement en France et qu'il n'a même pas vu le Rhin. Samuel a entendu

---

70. A.N.Q.-Q, Neilson n<sup>o</sup> 96, Greenock, 29 juillet 1825.

71. Vol. 36, p. 369-371, Greenock, 30 juillet 1825.

72. Vol. 36, p. 374-377, Liverpool, 6 août 1825.

parler de l'archidiacre John Strachan, qui sera, dit-on, évêque au Haut-Canada. Les Indiens ont quitté Londres deux semaines auparavant, leur passage payé par le gouvernement après avoir reçu des présents de 25£ chacun! Leurs projets n'ont pas avancé, même si M. Butterworth leur a été d'un grand secours. Lord Bathurst entretient des doutes sur leur descendance huronne.

Quant à Lord Dalhousie, il est retourné au Canada, sans les bons vœux du Colonial Office. On lui a permis, — à ce qu'on a dit à Samuel — de rentrer au Canada parce qu'on ne pouvait faire autrement.

En parcourant le pays, Samuel a été reçu partout avec les plus délicates attentions. Il avait décidé de refuser les invitations aussi déceimment qu'il lui serait possible. Messieurs Wynne auraient voulu qu'il passe chaque nuit à Dulwich ou à Camberwell. Il alla une fois à Dulwich et une fois à Camberwell. Madame Peter Wynne, une dame anglaise de grande classe, lui a permis des journées magnifiques en sa compagnie, et ses filles ont été elles aussi on ne peut plus gentilles.

S'il en avait eu le choix, il aurait volontiers vécu un mois de plus en Angleterre et en Écosse et il aurait encore pu prendre l'un des derniers bateaux qui quittent entre le 10 et le 16 septembre. Il était depuis son arrivée désireux de rentrer le plus tôt possible et il croit avoir découvert qu'il a plus de penchant pour le Canada qu'il ne le pensait. Et pour cela, il s'embarquera sur le *Cherub* le 19 ou le 20 août, pour être à Québec entre le 1<sup>er</sup> et le 5 octobre<sup>73</sup>.

Au cours de l'été suivant, il effectue une longue excursion de Québec au Lac-Saint-Jean. Le témoignage nous est confirmé cette fois par les notes qu'il en a rapportées. On y trouve des observations sur la pêche, la géologie, les habitants, les mœurs des Montagnais, les revenus des terres et autres renseignements. Samuel, dont le goût et le talent pour le dessin étaient manifestes, a fait des croquis à la plume lors de ce voyage, tels que *Plan of the Mouth of Saguenay, drawn from meresight, Outline of Mountain East of Malbaie, taken from Pointer (sic) au pic*<sup>74</sup>, *Lac Vert on the road from St. John Chicoutimi*<sup>75</sup>. Le Cap Tourmente en 1827, la chute de la Chaudière en 1833 ont été l'objet d'autres dessins à la plume<sup>76</sup>.

73. Vol. 36, p. 378-381, Liverpool, 15 août 1825.

74. Vol. 19, Note Book n° IV, «Observations made in a Tour below Quebec in September 1826».

75. A.N.C., Picture Division, «Sketches by S. Neilson».

76. *Ibid.*

L'activité de celui qui occupait une situation de si grande importance à Québec ne pouvait certes se limiter à celle de sa profession d'imprimeur-journaliste-éditeur. Aussi le retrouve-t-on dans les milieux privilégiés de la capitale. Samuel Neilson est ainsi capitaine de milice le 30 octobre 1830 au 1<sup>er</sup> bataillon de la ville de Québec. Il a fait bien entendu partie de la Saint Andrew's Society, dont il sera l'un des *managers* en 1835-1836<sup>77</sup>.

Comme les hommes d'affaires de Québec et de Montréal, il est attentif aux problèmes de la navigation sur le Saint-Laurent. Avec des marchands de la ville, il s'engage dans la construction d'un navire à vapeur qui est lancé en 1831 à l'anse de Sillery. Deux ans après, le *Royal William* sera le premier bateau à traverser l'Atlantique à la seule force de la vapeur<sup>78</sup>.

De sa vie plus intime hors du cadre familial, l'année 1831 allait donner quelques aperçus. Il devait compter de nombreux amis. Chez les Canadiens, il y a Joseph-Isidore Bédard, qui écrivit une longue lettre à Samuel aussitôt après son arrivée à Liverpool en compagnie de Denis-Benjamin Viger. Isidore décrit avec enthousiasme ce qu'il a vu d'intéressant à Liverpool, dont le chemin de fer. «Si quelque chose doit étonner un voyageur (et surtout un voyageur canadien), si un seul objet peut donner une idée de l'industrie et de l'ingéniosité anglaise, c'est le chemin de fer entre Liverpool et Manchester». À la fin, Bédard fait part à son ami Neilson de ses idées sur la mort, disant: «le soir quand je suis couché, alors que je ne comprends plus rien à la vie»<sup>79</sup>. Deux ans après, le jeune député du Saguenay allait mourir à Paris d'hémorragie pulmonaire. Son père, Pierre-Stanislas Bédard, et John Neilson étaient de grands amis, au point que le premier avait nommé le second son exécuteur testamentaire<sup>80</sup>.

Malgré la crise économique, les affaires ne semblent pas avoir été affectées plus que de raison à la *Gazette de Québec*. Si bien que Samuel Neilson décide de publier désormais la *Gazette* six jours par semaine. L'apparition du nouveau *Canadien* en est responsable. En mai 1831, ce

77. Georges Rioux, *Les presbytériens à Québec, de 1760 à 1890*, M.A., Université Laval, 1987, p. 161.

78. Voir Larry McNally, «Le Royal William, un des premiers vapeurs», *L'Archiviste*, vol. 17, n<sup>o</sup> 4 (juillet-août 1990); *La Gazette de Québec*, 5 août 1833.

79. Vol. 42, p. 2094-2097, 17 juin 1831.

80. Vol. 42, p. 1877-1879, Trois-Rivières, 28 avril 1829, John à Samuel.

dernier a recommencé de paraître sous la direction de J.-B. Fréchette et de Étienne Parent. Bihebdomadaire d'abord, ses propriétaires le transforment en trihebdomadaire dès mai 1832. Il fallait donc faire face du côté des abonnés de langue française. Et la *Gazette* paraît en deux éditions trihebdomadaires différentes, en anglais les lundi, mercredi et vendredi, en français les mardi, jeudi et samedi. Samuel s'occupe de l'administration des deux éditions et confie la rédaction de l'édition française à Claude-François-André Devron, qui malheureusement, meurt du choléra à la fin de juin<sup>81</sup>.

La même année, Samuel et William Cowan ouvrent une librairie rue de la Fabrique; Augustin Germain s'étant départi de la sienne à cet endroit, on peut penser — à défaut d'avoir retrouvé le contrat — que Neilson et Cowan ont acheté celle de Germain<sup>82</sup>.

La crise la plus grave de cette année 1832, c'est celle du choléra. Venue dans les bateaux d'immigrants irlandais au début de juin, l'épidémie enverra au cimetière plus de 3000 personnes dans la seule ville de Québec. Les autorités civiles ont pris différentes mesures et, comme il arrivait dans les villes européennes, les notables quittent la ville pour la campagne. La famille Neilson est déjà établie à Cap-Rouge et elle ne bouge pas. Sauf Samuel, qui doit demeurer dans sa chambre du 3, rue de la Montagne, au-dessus des ateliers de la *Gazette*. Il donne des nouvelles par lettre à sa mère et à son père, jamais datées. Une fois, il estime qu'on a compté ce jour-là 70 à 80 morts. Buteau et sa famille vont s'en aller à leur ferme de Petite-Rivière, madame Glackmeyer veut rester à Québec et les Lagueux sont partis pour Lorette. Il y a une deuxième mortalité chez son pressier Vallerand. Il croit que la maladie va couvrir bientôt l'ensemble du pays. Quant à lui, il est décidé à ne pas sortir de la ville et prend les précautions utiles contre l'infection<sup>83</sup>. Le 15 juin, il avait dit que 161 personnes admises à l'hôpital sur 259 étaient décédées<sup>84</sup>. À son père, à Valcartier, il souligne que Lefrançois, Hamel, le capitaine Giroux de Charlesbourg et la femme de Michel Borne sont morts<sup>85</sup>. À sa mère, une autre fois, il signale qu'il n'a appris aucun décès depuis la veille, que tout le monde est au travail et aussi gai que de coutume. «On dirait que

81. *Le Canadien*, 27 juin 1832.

82. C. Galarneau, «Germain, Augustin», *D.B.C.*, vol. VIII.

83. Vol. 42, p. 1740-1743, mardi après-midi, 4½h, Samuel à son père.

84. Vol. 42, p. 1746-1747.

85. Vol. 36, p. 242-243, jeudi, 11½h.



le coléra (sic) n'avait jamais paru. On verra comment tout cela vivra»<sup>86</sup>.

Après un été aussi fertile en émotions, on peut comprendre que John ait jugé bon de donner congé à son fils aîné. Le 11 novembre, Samuel s'embarque à Québec sur l'un des derniers bateaux qui partent pour l'Europe. Au lieu de se rendre en Écosse, il s'arrête à Belfast le 8 décembre. Il relate les différentes péripéties du voyage en mer et livre ses premières impressions sur la ville de Belfast. Les gens de la *middle-class*, des hommes d'affaires et des petits marchands, sont riches et intelligents. Les hautes classes et la noblesse, les petits propriétaires terriens, les avocats et les marchands sont vaniteux et manquent de goût et de manières. La ville est aussi paisible que Québec, sinon plus<sup>87</sup>.

Le propriétaire-journaliste de la *Gazette de Québec* s'informe de l'actualité européenne et irlandaise dans les journaux, qu'il va consulter pendant des heures dans les *newsrooms*. Il s'inquiète de son ami Joseph-Isidore Bédard et n'a encore reçu aucune nouvelle de Québec. Cela dit, Samuel note que sa santé est excellente depuis son arrivée et qu'il va passer quelque temps à la campagne à vingt ou trente milles de Belfast<sup>88</sup>. Il se retrouve ainsi près de Gilford, dans une maison de Quakers, propriétaires d'une ferme de vingt acres. Il va certes se reposer, réfléchir et approfondir sa connaissance des Irlandais. Il constate la haine des protestants envers les catholiques, qu'ils soient presbytériens, quakers ou autres. La situation politique en Irlande lui fait penser à celle du Canada. Il juge ainsi que la majorité des membres de l'Assemblée manque d'expérience des affaires publiques et que la médiocrité de Viger ne l'aidera pas auprès du ministère anglais. Enfin, après trois mois de séjour en Irlande, sa santé continue d'être excellente et il pense repartir pour Québec en mai, non sans avoir ajouté: «I may ultimately take my residence in Scotland»<sup>89</sup>. John Neilson a reçu cette lettre le 17 avril et en rapporte aussitôt le texte à sa femme<sup>90</sup>.

Le 6 mars, Samuel quitte Gilford, passe par Armagh et se dirige sur Dublin, où il reste une journée avant de s'embarquer pour Liverpool. De là il file vers Birmingham par Newcastle on Tyne, pour arriver à Londres

---

86. Vol. 42, p. 1739.

87. Vol. 36, p. 406-409, Samuel à John, du 17 novembre au 12 décembre.

88. Vol. 36, p. 410-413, 29 décembre 1832, à son père.

89. Vol. 36, p. 400-403, Gilford, 22 février 1833.

90. Vol. 40, p. 1406-1407, Québec, 17 avril 1833.

via Stratford-on-Avon et Oxford. À Londres, Peter et William Wynne l'accueillent avec beaucoup d'attentions et de prévenances, l'amènent à la campagne chez des parents ou lui font voir le Stock Exchange, les Lloyds et la banque. Samuel, qui loge au London Coffee House, rencontre D.-B. Viger qui a établi là son quartier général et F.-X. Garneau, devenu le secrétaire de Viger, ainsi que M. Millar, M. et Mme Masson de Montréal, le jeune Rodier et plusieurs autres Canadiens. Dans la même lettre, Neilson se livre à une analyse comparée des groupes antagonistes du Bas-Canada à Londres. Il est sévère pour Viger, on l'a déjà vu. McKenzie et McGregor sont très actifs auprès du Colonial Office.

À Londres, il a su que Isidore Bédard n'était pas encore parti pour le Canada, mais qu'une lettre de Paris du 27 février disait qu'il était en meilleur état et espérait venir à Londres avant de rentrer au pays.

L'avant-dernier paragraphe de cette lettre nous permet de mieux saisir ce que Samuel avait confié à son père le 22 février en lui écrivant qu'il voulait résider en Écosse. Son intention est toujours de retourner à Québec en mai. Il pourrait passer l'année en cours et la suivante au Canada afin de préparer son départ en Grande-Bretagne pour plusieurs années. Il soumet cela à son père à la suite de la lettre que celui-ci lui a expédiée le 29 décembre. Aussi fera-t-il son possible pour hâter son départ, d'autant plus qu'il sent bien l'extrême difficulté de la situation de son père. Il termine ainsi: «I never shall be able to atone for the anxiety I have caused. I shall strive at least to prevent any recurrence of it»<sup>91</sup>.

La lettre de John Neilson du 29 décembre n'ayant pas été retrouvée, nous en ignorons le contenu et les termes. Essayons de comprendre. Samuel parle souvent de sa santé et l'on sait qu'il a exercé des responsabilités importantes très jeune et qu'il a beaucoup travaillé. Il a eu à tenir le coup pendant les années difficiles de 1822-1823, de 1828 et au cours de l'été du choléra. L'anxiété qu'il a causée à ses parents pourrait venir d'un autre aspect de sa vie personnelle. En effet, Samuel a contracté mariage le 14 juin 1831 avec Margaret McSkimming, qui était de Ayr en Écosse. Au registre de la paroisse Saint-Andrews de Québec, aucun membre de la famille n'a signé comme témoin<sup>92</sup>. C'est un désaveu on ne peut plus entier des Neilson. La jeune femme serait morte à Belfast en

91. Vol. 36, p. 414-417, Londres, 14 mars 1833.

92. A.N.Q.-Q, Saint Andrew's Presbyterian Church, M 138/15, 1820-1838, folio 32, 14 juin 1831.

1833. On ne sait absolument rien de plus de ce mariage. Nul n'en a écrit, sauf le père, en 1836 ou 1837<sup>93</sup>. Y a-t-il eu un rapport direct ou indirect entre ce mariage raté et le séjour de Samuel à Belfast à l'hiver 1832-1833? Rien ne nous permet de le savoir.

Toujours à Londres le 19 mars et sur le point de quitter, il écrit une longue lettre à son père, dans laquelle il livre encore des informations sur le parti des marchands de Montréal qui font circuler un millier de calomnies contre Viger. Il a été à quelques reprises avec McKenzie, et le 15 mars aux Communes avec lui. Il a assisté à un débat sur l'Irlande et a entendu les grands ténors de la chambre: Stanley, Lord Althorp pour le parti ministériel, O'Connell, Cobbet, Hume, Tenneyson, Rœbuck pour l'opposition. Cobbet lui a semblé le plus classique par son discours, le plus méthodique et convaincant. Il rappelle que Rœbuck a été à l'école de Wilkie à Québec.

Il consacre un bon paragraphe à la ville de Londres, qui a subi des changements depuis 1825. Par exemple, les vieux *coaches* ont presque disparu des rues et ont été remplacés par des cabriolets et des omnibus tirés par quatre chevaux et transportant de 20 à 24 personnes. La population est remarquable d'ordre, d'activité et de propreté. Il peut en dire autant des autres villes<sup>94</sup>. Le même jour, il inclut une lettre rapide pour donner les dernières rumeurs et nominations qui concernent le Canada<sup>95</sup>. Il devait retourner à Belfast avant de s'embarquer le 23 mai à Greenock pour Québec. La traversée a duré 55 jours et son bateau doit s'arrêter à l'île de la Quarantaine vers le 9 juillet, d'où il envoie un petit mot à ses parents.

En septembre, il est au travail et il y de nouveau alerte au choléra. Mais Samuel dit à son père de ne pas s'inquiéter, qu'il n'y a pas dix cas déclarés. Quant à lui, il ne sortira pas ce soir-là par crainte de prendre froid, ce qui serait très dangereux<sup>96</sup>.

Quinze jours plus tard, il est à New York et veut aller à Baltimore et à Washington. Il reviendra ensuite à New York présenter ses lettres d'introduction aux médecins, si son état de santé le lui permet. Vers le 10 octobre, il partirait vers Oswego pour rentrer à Québec avant le 1<sup>er</sup> novembre. Sa santé va un peu mieux et un régime frugal a fait

---

93. Vol. 36, p. 606-609, mémo à M. Duval, non daté et probablement rédigé à l'été 1837, après la mort de Samuel.

94. Vol. 36, p. 418-419, 19 mars 1833.

95. Bibliothèque municipale de Montréal, coll. Gagnon, D 40675 I G 4221.

96. Vol. 36, p. 427-429, 8 septembre 1833.

diminuer les maux d'estomac et la toux. Après tout, conclut-il, la dépression et le mal de l'esprit (*trouble mind*) sont peut-être les causes de sa maladie. Il espère pouvoir reprendre le travail, mais pas avant quelques mois<sup>97</sup>.

À l'été 1834, John Neilson se rend avec Dominique Mondelet en mission aux États-Unis pour visiter les prisons. Le père tient le fils au courant de ses déplacements et le fils n'envoie que deux lettres de nouvelles de la famille pour dire que le choléra n'a fait qu'une centaine de morts<sup>98</sup>. Trois jours plus tard, il dit à son père de ne pas s'inquiéter et déclare «business is going as usual»<sup>99</sup>. À quoi John est heureux de constater que M. Demers n'est pas parmi les morts<sup>100</sup>.

L'infatigable John Neilson repart le 3 avril 1835 pour Londres, cette fois avec son plus jeune fils, John. Ainsi donc, ses trois garçons auront connu le pays des ancêtres. Par des chemins impraticables, ils vont par la Beauce, Anson et Boston, où ils arrivent le 12 avril, après moult incidents de parcours et sont à New York le 15. William Walker et les Neilson s'embarquent le 17. Les deux députés vont tenter de convaincre le ministre des colonies de corriger les abus de l'administration du Bas-Canada et de prévenir ainsi la révolution. Sans résultat. Si bien que Neilson va se promener en Écosse et en Irlande, écrivant de nombreuses lettres à Québec et se plaignant du silence de Samuel<sup>101</sup>.

Samuel écrira quatre fois à son père. Le 9 mai, dans une longue missive, il donne le dernier mot sur la situation politique à Québec et des nouvelles sur la perte des moutons à Cap-Rouge. À la fin, il rappelle les bons sentiments de sa mère et de ses sœurs «at whose request I wrote, having suggested to me to do so»<sup>102</sup>. Il y avait peut-être quelque élément de mésentente entre John et Samuel. Mais la raison la plus plausible était le second mariage de Samuel. En effet, le fils aîné va, le 28 mai 1835, s'unir à Catherine James à l'église Saint Josephus de la ville de New York. Les témoins du mariage sont Mary Ann Plarungan et Catherine McMahan, toutes deux dites de la ville de Québec<sup>103</sup>. Catherine James était peut-être la fille de John James, peintre et graveur américain, qui a

97. Vol. 36, p. 392-395, New York, 20 septembre 1833.

98. Vol. 36, p. 433-435, Québec, 6 juillet 1834.

99. Vol. 36, p. 430-432, Québec, 9 juillet 1834.

100. Vol. 42, p. 1895-1898, Albany, 25 juillet 1834.

101. Vol. 42, p. 1958-1961, Londres, 9 juillet 1835.

102. Vol. 36, p. 436-438, Québec.

103. Vol. 36, p. 585, New York, 18 août 1836, James Cummysky, pastor, à John Neilson.

vécu à Québec de 1815 à 1832 au moins. Elle est pensionnaire au couvent des Ursulines de Québec entre mai 1834 et mai 1835 et c'est le révérend McMahan, curé de la paroisse Saint-Patrick de Québec, qui verse le montant de la pension<sup>104</sup>. Incidemment, le peintre James aurait tiré le portrait de Samuel Neilson en 1816<sup>105</sup>. Elle était âgée d'environ 19 ans, alors qu'il en avait 35.

Toujours est-il que Samuel écrit à son père le 24 juin, comme si de rien n'était. Après avoir longuement commenté la situation politique et jugé sévèrement la conduite des patriotes et de Papineau, il signale l'état des affaires de l'Église presbytérienne et ajoute que «Business has again been as dull as last years»<sup>106</sup>. Quant au reste, tout va normalement à Cap-Rouge et à Valcartier, où les fruits et les légumes poussent bien. Samuel noircit son papier à lettre d'une écriture régulière et son discours est calme et serein sur les sujets qu'il aborde.

Ainsi Samuel a été seul d'avril à la fin de septembre pour diriger l'entreprise de presse, publier la *Gazette*, six jours par semaine, veiller à la bonne marche de la librairie et s'occuper des affaires de la famille à Cap-Rouge et à Valcartier. Sa santé ne pouvait que s'en ressentir et au printemps de 1836, rien ne va plus. Le fils aîné, propriétaire de la *Gazette* et d'un tiers de l'imprimerie, décide d'abord de quitter la librairie de la rue de la Fabrique. Devant le notaire Édouard Glackmeyer, Samuel et William Cowan signent l'acte de dissolution de leur société. Cowan conserve la librairie de la rue de la Fabrique, le crédit ainsi que les marchandises, livres, papeterie et autres objets en stock. Les dettes sont aussi à la charge de Cowan et Samuel lui donnera 200£. La dissolution prenait effet à la date du 30 avril précédent<sup>107</sup>. Le contrat comprend un état des affaires de la société de Neilson et Cowan daté des 29 avril, 2 mai et 21 juin 1836.

Il lui restait à disposer de la propriété de la *Gazette de Québec* et de ses autres biens personnels. Ce qu'il fait le 31 mai par une donation entre vifs en faveur de son frère William, agriculteur à Valcartier. La donation comprend les deux terres que Samuel avait reçu de son père en

104. Archives des Ursulines de Québec, Journal 1820-1836, n° 5, p. 66 et 68.

105. *La peinture au Québec, 1820-1850*, sous la direction de Mario Béland, Musée du Québec, 1991, p. 168-169.

106. Vol. 36, p. 440-443.

107. Greffe E. Glackmeyer, acte n° 120, 7 mai 1836. Le contrat comprend un état des affaires de la Société de Neilson et Cowan daté des 29 avril, 2 mai et 21 juin 1836.

1823 dans le fief Saint-Gabriel-de-Valcartier, deux terres dans le township de Simpsons comté de Drummond, quelques rentes annuelles au montant de 105£, la propriété des éditions anglaises et françaises de la *Gazette* avec les droits d'auteur, ses livres, la musique, les cartes et gravures publiées par Samuel et par la Société de Neilson et Cowan, et encore les caractères d'imprimerie et le fond de librairie de la rue de la Montagne, ainsi que les dettes. Voilà pour l'essentiel<sup>108</sup>.

On ignore si la famille avait été au préalable consultée au sujet de la donation mais, le 11 juillet, Samuel et William retournent chez le notaire pour spécifier leur intention de garantir à leur père et mère la pleine jouissance, leur vie durant, des biens donnés à William. Après la mort des parents, les biens reviendront en cinq parties égales à Isabel, Margaret, Agnes, William et John fils<sup>109</sup>. Enfin, le même jour, William constitue son père procureur général et spécial pour gérer et administrer les biens qui lui ont été donnés par Samuel<sup>110</sup>.

Ayant réglé ses affaires avec son associé, son frère et ses parents, Samuel se retire à Cap-Rouge. Son père a vu les docteurs Thomas Fargues et James Douglas pour s'entretenir de son état de santé. Le premier dit qu'il ne croit pas que Samuel soit dangereusement malade, mais le second croit qu'il a une tendance à la consommation<sup>111</sup>. Au début de juillet, Samuel transpire au point d'être obligé de se changer de chemise une ou deux fois la nuit. Il éprouve le besoin d'aller se reposer quelques jours sur le Saint-Laurent ou de prendre les eaux à Saratoga. Quant à « l'affaire de New York » — c'est ainsi qu'il va désormais parler de son mariage avec Catherine James — il s'en remet à son père qui saura le bien guider en la matière<sup>112</sup>.

Vers le 12 juillet, Samuel quitte Québec pour Saratoga Springs, où il commence à prendre les eaux le 16. Il voit le docteur Steele et suit ses indications. S'entretient alors une correspondance fournie entre le père et le fils, qui comprend pour le premier des recommandations et des nouvelles de la vie politique, pour le second des renseignements sur l'imprimerie et la librairie. Il semble que Samuel aurait voulu effectuer des changements techniques dans l'imprimerie de Québec et acheter de

108. *Id.* acte n° 146, 31 mai 1836.

109. *Id.* acte n° 210, contre-lettre de Samuel et William Neilson.

110. *Id.* acte n° 211, 11 juillet 1836.

111. Vol. 42, p. 1968-1970, Québec, 9 juin 1836.

112. Vol 36, p. 464-466, Carouge, 2 juillet 1836.

nouvelles presses. Mais son père lui demande de surseoir aux achats, étant donné que sa santé ne permet pas de savoir quand il pourra revenir comme surintendant de l'entreprise, tel qu'il semble avoir été convenu<sup>113</sup>.

Ce qui doit surtout retenir l'attention — plus de soixante-deux lettres ont été échangées entre juillet 1836 et juin 1837 — c'est la santé de Samuel et le règlement de son mariage avec Catherine James. Dans les unes, il se dit fatigué, dans d'autres sa santé semble s'améliorer. Dans le premier cas, il ne croit pas pouvoir retourner au travail bientôt. Dans le second, il pense qu'il sera en mesure de revenir à Québec vers le 1<sup>er</sup> novembre. Une autre fois, il assure qu'il va consulter les meilleurs médecins de New York et de Philadelphie<sup>114</sup>. À Saratoga, il a pris les eaux pendant dix-huit jours sans grand profit, puisqu'il tousse encore. Un médecin lui a même dit que pour les malades atteints de consommation ou ceux qui sont en voie de l'être, les eaux sont généralement fatales en dix ou quinze jours<sup>115</sup>.

Samuel décrit longuement le train qu'il a pris pour aller à Albany, avec 530 passagers dans dix-huit wagons<sup>116</sup>. Il a assisté aux examens de l'Albany Education Institution. Arrivé le 5 août à New York, il s'installe chez M. George Long, libraire de Bleeker Street<sup>117</sup>. Comme les lettres mettent beaucoup de temps à se rendre de l'un à l'autre, John reproche à Samuel de ne pas lui écrire<sup>118</sup>. Ce dernier est allé faire un tour à Flushing avec le fils Long<sup>119</sup>. Il rencontre William Cullen Bryant, le premier poète américain, avocat et journaliste. Au cours de la troisième semaine d'août, le docteur Fargues arrive à New York avec Henry Black. Les trois Québécois dînent ensemble et vont à Jersey City. Selon Samuel, le docteur Fargues est déjà converti à la médecine homéopathique<sup>120</sup>.

Puis Fargues, Black et Samuel partent par mer pour Boston. Samuel visite la ville et pousse jusqu'à l'Université de Harvard, excellente

113. Vol 36, p. 456-459, Saratoga Springs, 25 juillet 1836.

114. Vol. 36, p. 495-498, Saratoga Springs, 30 juillet 1836.

115. Vol. 36, p. 460-463, Albany, 4 août 1836.

116. *Ibid.*

117. Vol. 36, p. 467-470, New York, 8 août 1836.

118. Vol. 42, p. 1987-1990, Québec, 10 août 1836.

119. Vol. 42, p. 471-474, New York, 13 août 1836.

120. Vol. 36, p. 479-482, New York, 24 août 1836.

institution où la pension et l'instruction coûtent 300 \$ par année<sup>121</sup>. Il revient à New York par chemin de fer via Worcester, Hartford et New Haven<sup>122</sup>.

À New York, il loge toujours chez les Long, qui sont venus en août à Québec, le père, la mère, le fils et la fille. Ils sont gentils pour Samuel. Si bien qu'à la mi-septembre, celui-ci dit que son appétit et sa digestion sont bons. Pourtant la moindre contrariété le déprime. Et son plus grand désir est de rentrer au travail rue de la Montagne. Mais auparavant, il ira à Philadelphie et Baltimore<sup>123</sup>.

Son père lui dit plutôt de faire un voyage en mer aux Indes Occidentales ou d'aller vers l'ouest le long de l'Ohio et du Mississipi<sup>124</sup>. Samuel consulte alors plusieurs médecins sur le meilleur endroit pour passer l'hiver. Deux médecins lui ont suggéré les Indes Occidentales, deux autres Madère. Son père a raison : il vaut mieux qu'il reste absent de Québec plus longtemps pour que puisse se régler l'affaire de New York<sup>125</sup>. Un conseil de famille eut lieu à Cap-Rouge pour décider si on le ferait revenir à Québec ou partir en mer. D'une part, en cas d'incapacité de travailler, John dit à Samuel qu'il pourrait vivre à Valcartier, prendre un peu d'exercice avec William, chasser et pêcher avec les Indiens, lire, se détendre et venir à Cap-Rouge. D'autre part, si l'hiver lui paraît trop rude, il peut aller à Madère ou aux Indes Occidentales. Quant à l'affaire de New York, son père l'assure qu'elle n'est connue que de sa mère et d'Isabel<sup>126</sup>.

Samuel se fait une raison et choisit d'aller à Madère<sup>127</sup>. Après quelques jours passés au New Jersey, il paie son passage pour Madère et monte à bord du bateau, qui doit attendre à quai un vent favorable pour appareiller. Il dit son amour pour sa mère, ses sœurs et ses frères, et à son père, qu'il est peiné de lui causer autant de souci. Et pour la première fois, le fils aîné fait remarquer à John Neilson qu'il donne beaucoup trop de son temps au service public et pas assez aux problèmes de sa propre famille, alors que le public est très ingrat. «At least, ajoute-t-il, I presume to say so: wild I am and have been»<sup>128</sup>.

121. A.N.Q.-Q., Neilson n° 105, Boston, 29 août 1836.

122. Vol. 36, p. 499-502, Boston, 31 août 1836.

123. Vol. 36, p. 507-510, New York, 12 septembre 1836.

124. Vol 42, p. 2015-2018, Québec, 24 septembre 1836.

125. Vol. 36, p. 514-517, New York, 1<sup>er</sup> octobre 1836.

126. Vol. 42, p. 2026-2028, Québec, 16 octobre 1836.

127. Vol. 36, p. 535-538, New York, 20 octobre 1836.



L'affaire de New York revient souvent dans les échanges du père et du fils. C'est au cours du séjour aux États-Unis et à Madère que l'on connaît enfin les données du second mariage. Certes le père était au courant de l'union de Samuel et de Catherine James, mais il n'en connaissait peut-être pas les diverses circonstances. Le 28 juillet au matin, Samuel commence par déclarer que l'affaire de New York ne le trouble pas et qu'il est résolu à refuser toute union de cette sorte<sup>129</sup>. Dans une autre missive écrite à midi le même jour, il dit attendre quelque directive de son père sur cette question, qui, après tout, est de la plus importante conséquence pour sa réputation et qui affecte sa santé. Plus bas dans sa lettre, il ajoute que la jeune femme lui a coûté beaucoup d'argent, qu'elle est instruite et peut vivre seule, puisqu'elle a avoué qu'elle n'aurait pas dû se marier<sup>130</sup>. John écrit le même jour qu'il attend que Samuel fasse le premier contact<sup>131</sup>.

Au début d'août, John reçoit une lettre de Miss Keogh. Celle-ci est la maîtresse de pension pour jeunes filles où Samuel a logé Catherine James à New York. Miss Keogh réclame de l'argent pour les frais de pension et d'instruction<sup>132</sup>. John en fait part à Samuel, qui déclarera avoir déjà tout payé et lui avoir donné beaucoup d'argent<sup>133</sup>. Miss Keogh fera les mêmes demandes à plusieurs reprises entre le 19 septembre et le 29 décembre. C'est ensuite Catherine James qui donne des renseignements à John. Elle lui inclut le certificat de mariage et lui dit de consulter le curé McMahan qui lui donnera tous les détails sur sa famille. S'il désire écrire à son père, qu'il s'adresse à Thomas James en Irlande. Elle veut connaître la nature de la maladie de Samuel et le lieu où elle pourrait le joindre. Quant au reste, elle croit qu'il n'y a que l'aliénation mentale qui puisse le porter à négliger ainsi sa femme. Cela va pousser Samuel et John à régler le problème de ce mariage. À Miss Keogh et à Catherine James, John répond que Samuel est malade, absent de Québec et qu'il a tout donné à son frère<sup>134</sup>. Ce qui n'empêche pas Catherine James de vouloir venir à Québec. De son côté, Samuel n'établit aucun contact à New York avec les deux femmes. Fin septembre, il

128. Vol. 36, p. 396-399, New York, 9 novembre 1836.

129. Vol. 36, p. 491-494, Saratoga Springs, 28 juillet 1836.

130. Vol. 36, p. 456-459, Saratoga Springs, 28 juillet 1836.

131. Vol. 42, p. 1975-1978, Québec, 28 juillet 1836.

132. Vol. 42, p. 2113-2116, New York, 2 août 1836.

133. Vol. 36, p. 521-524, New York, 4 octobre 1836.

134. Vol. 42, p. 1987-1990, Québec, 10 août 1836.

répète qu'il ne se fait aucun souci, qu'il est indifférent envers la personne et ne retournera jamais auprès d'elle<sup>135</sup>.

Pour sa part, John avoue qu'il est difficile de régler une affaire mal connue. Samuel lui ayant révélé que le mariage n'a jamais été consommé, John remarque que le mariage a été célébré, qu'on ne peut traiter cela à la légère et que la non consommation est tout ce qu'il pourrait alléguer<sup>136</sup>. À cela, Samuel rétorque que *The Lady* s'est plainte aussitôt le mariage célébré, disant qu'elle ne pensait pas être mariée, qu'elle préférerait ne pas l'avoir été, qu'elle ne pouvait le croire et qu'elle ne voulait pas retourner à Québec. Non seulement le mariage n'a pas été consommé, mais ils n'ont jamais cohabité. Et pour finir, *The Lady* n'a qu'à demander le divorce en déclarant qu'ils n'ont jamais cohabités et qu'il a été absent depuis douze mois. C'est la loi<sup>137</sup>.

Le 11 octobre, Samuel se décide enfin à écrire à Catherine James et il expédie une copie de sa lettre à son père. Il sait par les missives de Miss Keogh qu'elle veut venir à Québec vivre avec son supposé mari, qui est malade et n'a pas beaucoup d'espoir de recouvrer la santé. Elle lui a souvent répété qu'elle ne serait pas heureuse avec lui étant donné que leur religion, leur rang et beaucoup d'autres choses la portaient à croire qu'elle n'était pas mariée, même après la cérémonie à l'église. Elle doit réfléchir avant d'aller à Québec semer le trouble ou exiger de l'argent. La seule solution, c'est le divorce, qui est une absolue nécessité, puisqu'il ne l'a jamais connue charnellement, même si elle lui en a donné l'opportunité avant et après le supposé mariage avec la plus grande indifférence quant aux conséquences. Il n'a donc aucune intention de cohabiter avec elle<sup>138</sup>. Il a ensuite autorisé un avocat de New York, P. N. Nitmore du 33, Pearl Street, à négocier avec *The Lady* et à correspondre au besoin avec son père<sup>139</sup>.

Miss Keogh s'est empressée d'avertir John que Samuel a désavoué sa femme et exigé le divorce. Catherine James a alors demandé à Miss Keogh d'informer John qu'elle ne désire pas causer de difficulté à la famille Neilson et qu'elle ne divorcera pas<sup>140</sup>. Tel que Miss Keogh l'avait annoncé, Catherine James est à Québec le 26 octobre. John

135. A.N.Q.-Q., Neilson n° 106, Philadelphie, 24 septembre 1836.

136. Vol. 42, p. 2011-2014, Québec, 17 septembre 1836.

137. Vol. 36, p. 521-524, New York, 4 octobre 1836.

138. Vol. 36, p. 525-528, New York, 11 octobre 1836.

139. Vol. 36, p. 535-538, New York, 20 octobre 1836.

140. Vol. 36, p. 587-589, New York, 16 octobre 1836.

Neilson la rencontre le lendemain matin et en donne le résultat le soir. Il est persuadé qu'elle est honnête et non disposée à créer des ennuis. Mais elle paraît très angoissée. Il l'a questionnée sur chaque aspect du problème et elle a répondu avec vérité, à ce qu'il lui semble. Quant au divorce, elle n'en veut pas<sup>141</sup>.

Quelques jours avant son départ pour Madère, Samuel livre ses réflexions sur la rencontre de Catherine James avec son père. L'impression première de John concorde avec celle de la Mère Saint-Henri des Ursulines et de M. McMahon qui ont eu le temps de mieux la connaître que lui-même. Mère Saint-Henri disait qu'elle était honnête, gaie, sincère et appliquée. Un peu trop dévote, elle a un esprit propre à gagner l'affection de la plupart des gens et à devenir ainsi une personnalité respectable dans la société de Québec. Enfin, la religieuse disait qu'elle était estimée au couvent.

Catherine James refuse le divorce et John ne commente pas cette décision. Samuel suggère alors qu'elle soit introduite par McMahon dans quelques familles respectables autour de l'église Saint-Patrick et de voir les personnes qu'elle a connues aux Ursulines. De la sorte, elle assumerait sa place dans la société, ce qui pourrait refaire leur union, si jamais elle était consommée. Si son père veut consulter toutes les parties, il le ferait utilement auprès de sa mère, d'Isabel, de la Mère Saint-Henri et de M. McMahon<sup>142</sup>. Ainsi, juste avant son départ pour Madère, il semble qu'il ne lui serait pas impossible de revenir auprès de Catherine. Son séjour là-bas va peut-être l'aider à pousser plus loin cette façon d'envisager l'avenir.

Parti de New York le 13 novembre et arrivé à Madère le 10 décembre, il s'installe à Funchal, ville principale de l'île. Et, dès le premier janvier, il écrit à son père: «Cultivate the affairs of my mariage, perhaps the union would be tolerable to me.»<sup>143</sup>. Trois mois plus tard, il développe sa pensée. «Si vous en aviez décidé ainsi, mon mariage me fixera dans l'opinion de mon entourage. Elle — il ne la nomme pas — me sera d'une aide précieuse. Elle apportera un soin attentif à ma diète et me procurera une vie stable et tranquille. Ce qui me permettra de rester en vie quelques années»<sup>144</sup>. Et le jour de son retour à New York,

141. Vol. 42, p. 2035-2038, Québec, 27 octobre 1836.

142. Vol. 36, p. 539-542, New Jersey, 6 novembre 1836.

143. Vol. 42, p. 1754-1757 et vol. 36, p. 571-572, Madeira, 31 décembre 1836.

144. Vol. 36, p. 566-568, Funchal, 5 avril 1837. La traduction est de l'auteur.

la veille de sa mort, il répète que son mariage est après tout la meilleure chose à faire<sup>145</sup>.

À quelques reprises en 1837, Catherine James se signale à John. Le 21 mars, elle lui demande de l'argent et lui dit d'assurer Samuel de son amour<sup>146</sup>. La semaine suivante, elle veut savoir quand son mari lui a donné de ses nouvelles<sup>147</sup> et prie John de la rappeler à son souvenir<sup>148</sup>. Enfin, la jeune femme se plaint de ne pas avoir assez d'argent pour s'acheter une robe décente. Elle a reçu la visite d'une élève des Ursulines la veille et a passé la soirée chez M. Laberge. Elle espère que John a eu des nouvelles de Samuel. Mais qu'il en ait eu ou pas, elle ne restera pas plus longtemps à la campagne<sup>149</sup>. Le ton de la dernière lettre nous indique que Catherine James est à Québec ou dans la banlieue et que c'est John Neilson qui la fait vivre.

À Madère, Samuel s'occupe de la même façon qu'il le faisait aux États-Unis. Il observe personnes et choses, à la ville comme à la campagne et fréquente les cabinets de lecture. Funchal en compte trois: un anglais, un portugais et un dit commercial. Le *Times* et le *Courier* s'y trouvent, qui lui apportent des nouvelles du Canada, lesquelles viennent de la *Gazette de Québec* en bonne partie<sup>150</sup>. Il s'entend bien avec les Portugais et avec les Anglais. Ces derniers sont très nombreux à profiter du climat de l'île pendant l'hiver et plusieurs sont âgés ou malades. Cela a frappé à ce point Samuel qu'il a entrepris d'écrire et de publier un livre, dont il ne parle qu'à William Wynne. Dès la fin de janvier, Samuel lui a expédié la première partie de *Madeira and its Invalids* et aimerait que le nom de l'auteur ne soit pas révélé aux éditeurs<sup>151</sup>. La seconde partie a été complétée et le tout s'est rendu à Londres. Mais le manuscrit est revenu à Québec après la mort de Samuel<sup>152</sup>.

Peu après son arrivée à Funchal, Samuel consulte le plus vieux médecin de la ville, le docteur Renton, qui lui prescrit des remèdes et une diète<sup>153</sup>. Ce médecin qu'il a revu à l'hiver s'occupe particulièrement

145. Vol. 36, p. 569-570, New York, 16 juin 1837.

146. Vol. 36, p. 599, s.l., 21 mars 1837.

147. Vol. 36, p. 597, s.l., 29 mars 1837.

148. Vol. 36, p. 601-602, s.l., 13 avril 1837.

149. Vol. 36, p. 604-605, s.l., 14 juin 1837.

150. Vol. 42, p. 1754-1757 et vol. 36, p. 571-572, Madeira, 31 décembre 1836.

151. Vol. 42, p. 1758-1761, Funchal, 31 janvier 1837.

152. Vol. 42, p. 2156-2348: le manuscrit comprend plusieurs dessins et croquis.

153. Vol. 42, p. 1754-1757 et vol. 36, p. 571-572, Madeira, 31 décembre 1836.

des patients souffrant de maladies pulmonaires en les auscultant avec un instrument que Samuel décrit comme «the ear pump applied to the interior of the lungs, which conveys sounds, varying, and indicating the position and character of the malady». Le docteur ajoute que son mal est incurable, mais qu'il peut être jugulé pendant quelques années grâce à une extrême prudence aussi bien mentale que physique. Il est d'avis que le lobe droit de ses poumons est atteint de tuberculose. Et que dans un pareil cas il se pourrait qu'un travail intellectuel trop poussé, un effort physique trop violent ou même un simple rhume cause une attaque fatale en moins d'un mois. Il lui conseille donc de se retirer des affaires et de mener une vie paisible, dans la tranquillité de l'esprit. Samuel suggère alors à son père de lui trouver une façon de participer à l'entreprise mais non à la *Gazette*<sup>154</sup>.

Dans le dernier mot expédié de Funchal, il déclare qu'il est toujours un bon sujet canadien, qu'il foulera le sol de la Province avec confiance et courage, brisé par la maladie, peut-être moins en apparence, mais davantage en réalité que lors de son départ de Québec<sup>155</sup>.

Même s'il n'a reçu aucune nouvelle au cours de son séjour à Madère, il n'oublie pas sa famille. La veille du Jour de l'An, il souligne qu'il a presque oublié qu'il devrait être à Cap-Rouge au lieu d'être à Funchal<sup>156</sup>. Un mois et demi plus tard, il présente «my most affectionate adieus (sic) and believe me still a good Canadian, if the climate will suit me»<sup>157</sup>. Dans sa lettre du 5 avril, que sa famille recevra le 2 juin, Samuel embrasse affectueusement sa mère et ses trois sœurs, à qui il apportera des fleurs artificielles faites par les Sœurs de Santa Clara ainsi que quelques branches d'olivier bénites dans la cathédrale<sup>158</sup>. Au demeurant, il croit en Dieu et lit la Bible, mais ne sait pas bien comprendre les différences entre les doctrines des Églises<sup>159</sup>. Parti pour Gibraltar le 19 mai et arrivé là le 22, il y passe deux jours, fait une courte promenade en Espagne avec son ami Greig. Il s'embarque pour l'Amérique sur un bateau rapide, commandé par un excellent capitaine. Il est à New York le 16 juin, où il se trouve en grande faiblesse, ravagé par la phtisie et prêt

154. Vol. 36, p. 559-561, Funchal, 11 février 1837.

155. Vol. 36, p. 566-568, Funchal, 5 avril 1837.

156. Vol. 42, p. 1754-1757 et vol. 36, p. 571-572, Madeira, 31 décembre 1836.

157. Vol. 36, p. 559-561, Funchal, 11 février 1837.

158. Vol. 36, p. 566-568, Funchal, 5 avril 1837.

159. Vol. 42, p. 1754-1757 et vol. 36, p. 571-572, Madeira, 31 décembre 1836.

à descendre à terre et à partir pour Québec aussi vite que possible. Il se pliera aux décisions de la famille mais ne pourra accepter aucun travail, sauf assumer la tâche de surintendant et choisir quelques extraits littéraires pour la *Gazette*. Son dernier paragraphe se lit ainsi: «Hoping to find you all well, you will convey my sincerest love to my mother and sisters and brothers and my desire to devote the short period of life I have to pass probably to something more honorable than formerly. I am your affectionate, Sam Neilson»<sup>160</sup>.

L'ultime message du fils aîné parvient à Québec le 22. Le lendemain, la *Gazette de Québec* publie un extrait du *New York Commercial Advertiser* qui commence ainsi: «We have the melancholy (sic) duty of recording the death of Samuel Neilson, Esq, Editor of the old *Quebec Gazette* and son of John Neilson, Esq. of the city». Le communiqué précise qu'il est arrivé à la Quarantaine de New York le 16 au soir en mauvaise condition et qu'il a fait parvenir le lendemain des journaux à ceux qui ont rédigé la notice, en annonçant qu'il serait avec eux à trois heures. Il n'est pas venu et, avant la fin du jour, on le comptait parmi les morts. Il a été enterré à la Quarantaine le lundi, 19 juin<sup>161</sup>.

Le 24, le *Quebec Mercury* reproduit l'inséré du journal de New York et ajoute que John Neilson avait reçu la dernière lettre de Samuel, ce qui causa beaucoup d'anxiété à la famille<sup>162</sup>. La nouvelle fatale arriva par le *New York Advertiser*. Le *Canadien* évoque la mort de Samuel dans son édition du 26 juin. «Tout le monde sympathise vivement à la douleur de sa famille, surtout à celle de son respectable père», qui lui avait confié la direction d'une entreprise dont l'existence remonte à celle de la famille en ce pays. Le défunt possédait toutes les qualités qui apportent la considération de la société. Le rédacteur rappelle que les événements politiques avaient rompu les liens d'amitié qui l'unissaient à plusieurs de ses amis. Ce qui lui a causé de profonds regrets, accrus par le fait qu'ils n'ont pu lui rendre le témoignage de l'affection et de l'estime qu'ils n'ont cessé de lui porter. Dans les temps difficiles où a vécu un homme de cet état, on pense que «l'excitation morale» n'a pas

160. Vol. 36, p. 569-570, «Ship Empress from Gibraltar off the Harbor of New York, 16 juin».

161. *La Gazette de Québec*, 23 juin 1837.

162. John Neilson a pourtant indiqué sur la lettre de Samuel du 17 juin: Rcd, 22d June 1837». Il aurait donc reçu le même jour la lettre et le journal de New York. George Long est probablement celui qui a fait paraître la notice, mais on n'a retrouvé aucune lettre de Long à John Neilson sur le sujet.

peu contribué à sa mort prématurée. En effet, à moins d'être fortement constitué, on ne peut tenir longtemps à la charge éditoriale d'une époque aussi troublée. C'est sans doute Étienne Parent qui a rendu ce témoignage.

\* \* \*

Samuel Neilson fut un homme de grande qualité intellectuelle et morale. Nous le savons par ses études à Québec et Glasgow, le sérieux qu'il y a mis et qui l'a conduit au grade de maître ès arts. Rentré à l'entreprise familiale, il s'est fait remarquer par son travail inlassable et un courage indéfectible lors des années de crise politique et de difficultés personnelles qu'il a traversées. L'ampleur de ses tâches, comme propriétaire de l'imprimerie et seul responsable de la publication de la *Gazette de Québec*, l'a sans nul doute empêché de consacrer davantage de temps à d'autres domaines de la vie intellectuelle urbaine. Il s'intéressait à l'actualité politique canadienne et anglaise, lisait les nombreux journaux d'Angleterre, du Bas-Canada et des États-Unis.

Nous le connaissons surtout par la correspondance qu'il a entretenue avec son père, lors de leurs séjours respectifs aux États-Unis et en Angleterre. Il n'a pas laissé de journal intime qui aurait pu nous éclairer sur sa philosophie, ses goûts littéraires, artistiques et scientifiques. F.-X. Garneau, Étienne Parent et Aubert de Gaspé ont été jugés par leurs contemporains, mais Samuel Neilson n'a pas suscité de témoignages qui nous aideraient à mieux cerner sa personnalité. Le «pauvre» Samuel, comme on dit encore dans la famille Neilson, était un être introverti et certes autonome, quoique sous la haute surveillance d'un père autoritaire et exigeant. Il n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure, emporté par la phtisie.

